

1945. *La découverte* d'Annette Wiewiorka

Chantal Ringuet

Number 254, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

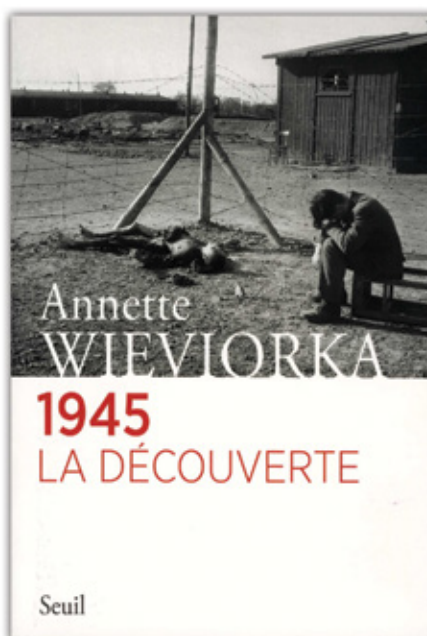
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, C. (2015). Review of [1945. *La découverte* d'Annette Wiewiorka]. *Spirale*, (254), 67–69.

Les camps nazis, soixante-dix ans après



Par Chantal Ringuet

1945. LA DÉCOUVERTE
d'Annette Wiewiorka
Seuil, 282 p.

On peut se questionner aujourd'hui à propos des zones d'ombre qui subsistent dans l'histoire des camps de concentration nazis de la Seconde Guerre mondiale. Suite aux nombreuses recherches qui ont été menées avec une rigueur et un dévouement implacables par plusieurs historiens de la Shoah au cours des dernières décennies, reste-t-il de nos jours d'importants aspects de la réalité des camps qui n'ont pas encore été analysés ? À cet égard, le dernier ouvrage d'Annette Wiewiorka revêt un immense intérêt : il jette un nouvel éclairage sur un aspect méconnu de cette histoire, à savoir la découverte des camps par les Alliés au hasard de la progression des troupes, du 5 avril à la fin mai 1945. « *Nous savions. Le monde en avait entendu parler. Mais jusqu'à présent aucun*

d'entre nous n'avait vu. C'était comme si nous avions pu, enfin, pénétrer à l'intérieur même des replis du cœur maléfique », écrit plus tard Meyer Levin.

Adoptant une approche originale pour retracer cet événement marquant ayant ébranlé la conscience du monde occidental, l'historienne de la Shoah et directrice de recherche émérite au CNRS suit le parcours de deux correspondants de guerre qui furent parmi les premiers à plonger dans l'horreur, Meyer Levin et Éric Schwab. Le premier est un écrivain et journaliste, juif et américain ; le second, également juif, est un photographe franco-allemand de l'Agence France Presse. Les deux hommes ne se connaissent pas, mais partagent

des motivations à la fois professionnelles et personnelles qui les incitent à amorcer ce périple. Ils montent à bord d'une Jeep, la Spirit of Alpena, et circulent aux côtés de l'armée américaine en poursuivant chacun une quête inlassable : le premier cherche ce qui reste du monde juif et le second tente de retrouver sa mère déportée. Levin envoie de nombreuses dépêches aux États-Unis, tandis que Schwab photographie les vestiges de l'anéantissement et les survivants squelettiques. À travers leur regard, le lecteur prend conscience de la stupéfaction face à l'ampleur et à l'horreur des crimes nazis qu'ont éprouvée les premiers témoins de ce que l'historien Raoul Hilberg a appelé « *la destruction des Juifs d'Europe* ».

L'ouverture des camps, de l'horreur à la monstration

D'entrée de jeu, Wieviorka rappelle que l'ouverture des camps n'a jamais été un objectif de guerre : elle s'est réalisée au hasard, au gré des trajets empruntés par les militaires et les journalistes de l'époque. Aucune carte n'indiquait la localisation des différents camps et rien n'était prévu pour secourir les survivants. Le premier camp découvert sera celui d'Ohrdruf, situé en Thuringe, où les conditions de détention sont épouvantables et la mortalité incroyablement élevée. Schwab et Levin y entrent le

ques » : pyramides de cadavres, charniers dégageant des odeurs pestilentielles, fosses remplies de vêtements déchirés et d'ossements, survivants à demi morts... Les images et les reportages sur Ohrdruf seront abondamment diffusés en Grande-Bretagne, en France et aux États-Unis, dans les magazines et dans plusieurs documentaires. Leur effet sera percutant : « *Quand j'ai regardé ces photos, quelque chose s'est brisé. Une limite avait été atteinte, et qui n'était pas seulement de l'horreur ; je me sentis irrémédiablement endeuillée, blessée, mais une partie de mes sentiments commença à se raidir ;*

camp –, les Juifs se massent autour de sa Jeep. Et ils inscrivent leur nom sur la carrosserie. Toute la Jeep est recouverte de ces noms, écrits en lettres hébraïques ou latines, avec la ville d'origine et le nom du camp où pourraient se trouver leurs proches. Elle est ainsi transformée en avis de recherche mobile ». Ce passage saisissant rend compte d'une quête inépuisable, qui se transformera peu à peu en un véritable travail de mémoire collectif parmi les survivants. Pour transmettre la mémoire des noms, ceux-ci publieront de nombreux *Yizkor-bikher* (*Livres du souvenir*) et ils érigeront plusieurs monuments commémoratifs, tels que le Mémorial des Juifs de France (sous l'initiative de Serge Klarsfeld) et Yad Vashem, l'institution israélienne ayant recueilli quatre millions de noms des victimes de la *khurbn*.

L'historienne de la Shoah [...] suit le parcours de deux correspondants de guerre qui furent parmi les premiers à plonger dans l'horreur

5 avril 1945 : « *La Jeep passe la grille. Meyer Levin coupe le moteur. Les hommes sortent du véhicule. Des cadavres vêtus de cet uniforme zébré que Meyer et Schwab voient pour la première fois sont étendus en cercle au sol. Meyer Levin les compte. Ils sont 29. Les corps sont décharnés. À l'arrière des crânes rasés, la balle qui les a tués a laissé un trou. Ordre sera donné de les laisser là où ils sont, comme ils sont, le temps d'enquêter sur leur mort et éventuellement de les identifier, rapporte Meyer* ».

Sans y avoir été préparés, les premiers témoins sont donc frappés par des « *visions cauchemardes-*

ce fut la fin de quelque chose ; ce fut le début de larmes que je n'ai pas fini de verser », écrira la photographe américaine Susan Sontag, citée par Wieviorka.

Au fil d'un parcours qui les mènera de Ohrdruf à Terezin, en passant par Buchenwald, « *camp type* » par excellence, comme l'avait déjà montré Wieviorka dans un ouvrage précédent, *Déportation et génocide*, Levin et Schwab accumulent les preuves de l'anéantissement des Juifs. Aux clichés de Schwab s'ajouteront les noms des victimes, que Levin s'efforcera tant bien que mal de recueillir. « *À Buchenwald – et cela se reproduira dans d'autres*

Images et témoignages

Depuis la diffusion des images des camps nazis à travers le monde et dès l'après-guerre, la question de la prétendue « *irreprésentabilité* » de la Shoah a fait couler beaucoup d'encre chez les intellectuels. De l'idée que l'horreur peut être vue mais de façon détournée, propre à Siegfried Kracauer, au parti pris de Claude Lanzmann contre l'utilisation d'images authentiques dans un documentaire, jusqu'à la proposition récente d'un Didi-Huberman valorisant l'effet positif de l'image d'archive pour pallier la déchirure du judéocide, des visions diversifiées et souvent inconciliables se sont affrontées. Au cours de la Libération, pourtant, cette question ne se posait guère : il fallait rendre compte des « *atrocités* » commises par les nazis. Pour cette raison, les premières images de la Shoah qui

ont été diffusées étaient des images horribles qui ont renforcé le caractère à la fois « *indicible* » (selon le postulat d'Adorno) et incompréhensible de l'événement. Cette situation a fortement contribué à obscurcir notre compréhension des camps pendant plusieurs décennies, au point où l'histoire de ceux-ci reste aujourd'hui à écrire, comme le souligne avec justesse Wieviorka.

S'ajoutant aux survivants décharnés, Schwab photographie aussi d'éminents prisonniers français ayant travaillé dans la Résistance pour la presse clandestine, dont Julien Cain, auteur d'une politique de la lecture sous le Front populaire, Henri Teitgen et Rémy Toure, les fondateurs du mouvement Résistance Liberté, et Maurice Hewitt, violoniste de renom. Certains ont plus de cinquante ans et tous sont en bonne forme physiquement. Ces photographies présentent un écart magistral avec les images de souffrance extrême qu'incarnent certains internés et avec celle de la figure de l'individu concentrationnaire. En ce sens, « *elles obligent à se poser des questions sur les différences de condition et de destin entre les internés, omniprésentes dans tous les premiers témoignages, et sur ce que Primo Levi a appelé "la zone grise", cette zone mal définie qui sépare la victime absolue des absolus bourreaux* ». Dans le Tyrol autrichien, Schwab et Levin libéreront des prisonniers de guerre célèbre, le *Who's Who*, gardés comme otages dans le château d'Itter, lieu où Hitler aimait séjourner auparavant. Parmi ceux-ci figurent le général Gamelin, Michel Clemenceau, Paul Reynaud et Marie-Agnès Calliau, la sœur aînée du général de Gaulle.

La diversité de l'expérience concentrationnaire

L'un des grands mérites de l'ouvrage *1945. La découverte* consiste à révéler qu'il n'y a pas eu une seule forme d'expérience concentrationnaire, mais bien plusieurs. « *Il est une chose, dans les camps, que nous n'aurions jamais devinée, c'est l'extrême diversité dans le sort des détenus* », écrivait à ce sujet Albert Kirmann, dont les propos sont rapportés par l'auteure. Or, malgré la masse de travaux qui ont été publiés depuis les trente dernières années, nous savons relativement peu de choses à propos de la structure et du fonctionnement des différents camps et des expériences multiples qui y ont pris forme. Par exemple, l'historienne souligne que « *le camp de Buchenwald, à la différence de ceux de Mathausen, de Ravensbrück ou de Struthof, n'a pas encore trouvé un historien qui traite son histoire dans sa totalité* ». Un autre aspect voilé est la situation des otages et des prisonniers de droit commun, qui ont été « *très présents dans les premiers témoignages, puis délaissés par l'histoire et par la mémoire* ». Les camps les plus connus exigent aussi d'être étudiés davantage, car on n'en connaît souvent qu'une seule facette. Ainsi, comme l'écrivait Levin dans son ouvrage *In Search*, « *il existe deux Buchenwald* » : au petit camp, ce lieu de mort dépeint dans plusieurs témoignages, dont celui de Jorge Semprun, s'ajoutait le grand camp, encore méconnu, « *celui où la vie est possible* ».

Au terme de leur périple, les deux correspondants de guerre sont fortement ébranlés. Si Schwab réussit à trouver sa mère encore vivante à Terezin, lui et Levin sont cependant

acculés à la disparition du peuple juif en tant que « *force culturelle de l'Europe* ». Levin fera appel à une prise de conscience internationale face à l'anéantissement du monde juif et il contribuera ensuite à faire connaître le journal d'Anne Frank, l'un des témoignages les plus importants de Bergen-Belsen. Quant à Schwab, son nom sombrera peu à peu dans l'oubli, mais ses clichés feront le tour du monde. « *Certaines de ses photos sont devenues des icônes, sans qu'à la différence de celles de Lee Miller, Margaret Bourke-White ou George Rodger, elles portent sa signature* ».

On le sait : l'histoire des camps est un champ de recherche controversé ayant suscité de nombreux débats et retombées politiques au cours des dernières décennies. Dans ce contexte, *1945. La découverte* représente une contribution importante ; en France, la thèse de Wieviorka a été très favorablement accueillie par la critique. Loin de proposer une étude aride sur le sujet, qui serait destinée exclusivement aux experts, l'historienne de renom signe ici un ouvrage à l'écriture vivante, sans appareil de notes exhaustif, dont la lecture s'avère passionnante. En suivant le parcours de Levin et Schwab et en intégrant certaines révélations qui s'écartent considérablement des idées et des images « universelles » de la Shoah, *1945. La découverte* invite le lecteur à prendre conscience des nombreuses lacunes qui perdurent de nos jours à propos des camps nazis, soixante-dix ans après leur ouverture. Il révèle ainsi la complexité de l'univers concentrationnaire, ce véritable système tentaculaire qui ne saurait être réductible à l'exemple de l'un ou l'autre des camps les plus célèbres, tels ceux de Buchenwald, Dachau ou Auschwitz. ■